

CÉLIA FRUTOZO

# La femme enfant

*Roman*



LE RENARD À PART

- Vous êtes enceinte !

Le diagnostic tombe, irréversible.

Mon médecin, confortablement assis dans son fauteuil de premier ministre, les mains croisées sur son sous-main en cuir fauve, me regarde en souriant.

C'est qu'il pense me faire plaisir, le brave homme, en m'annonçant cette nouvelle. Pensez-vous, l'accomplissement suprême de la femme, cet aboutissement de la transformation de notre corps qui a commencé à la puberté. Le don de la vie. Le renouvellement des générations. L'innocence faite bébé... Et moi dans tout ça ?

L'angoisse m'étreint tout d'un coup : je ne suis pas prête ! Pas prête à accueillir dans ma vie une nouvelle personne qui ne jure que par moi. Pas prête à m'engager dans une relation qui durera au moins vingt ans. Pas prête à trouver l'odeur du caca de mon bébé charmante...

Devant mon air déconfit, le docteur en blouse blanche penche la tête sur le côté d'un air interrogateur, puis tendant son bras poilu pour recouvrir de sa main la mienne laissée pantelante sur son bureau, me dit d'une voix très douce :

- Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir. Vous ne vous y attendiez pas ?  
- Non, ce n'était pas programmé. J'oublie souvent de prendre ma pilule, au moins une ou deux fois dans le mois. Mais jusque-là, je n'avais jamais eu de problème.

- Eh bien, écoutez, prenez le temps d'intégrer tranquillement cette

bonne nouvelle, et revenez me voir dans quatre semaines ; je vous expliquerai un peu la marche à suivre et nous fixerons la date de la première échographie. Vous n'êtes enceinte que d'un mois, nous avons le temps.

Je réponds machinalement, entendant le son de ma voix comme à distance :

- Oui, docteur. Merci. À bientôt.

Dehors, le vent s'en donne à cœur joie. Quatre jours qu'il souffle et rend les gens un peu plus fous que de coutume. Mais je ne sens rien, ma tête semble enveloppée dans du coton et mes idées tourbillonnent plus vite que les feuilles mortes des platanes qui bordent l'avenue de Wagram.

Sale temps pour les braves. Paris rentre dans l'hiver. Je rentre chez moi. C'est ce que j'ai de mieux à faire.

Comment annoncer la nouvelle à Philippe ?

La question surgit brusquement dans mon esprit alors que je tourne la clé dans le verrou de la porte de notre appartement. Je reste quelques secondes sur le palier, puis me décide à rentrer, soulagée d'avoir un os à ronger en attendant de m'attaquer à ma propre introspection.

Machinalement, je lance d'une voix un rien désabusée :

- Bonsoir, les enfants ! Je suis rentrée.

Notre blague préférée quand on rentre du boulot, Philippe et moi, tard le soir, ou après un repas chez des amis. Un jeu de couple sans enfant et qui rit de ne pas en avoir. Mais là, soudainement, ça ne me fait plus rire.

Cinq ans que l'on vit ensemble une aventure sans histoire. Enfin, pour tout dire, une histoire sans aventure...

J'ai connu Philippe dans mon agence ; toute fraîche recrutée, j'avais encore les charmes naïfs de la petite provinciale montée à Paris pour ses études. Dès mon arrivée, il m'a prise sous son aile. C'était plutôt confortable, je ne connaissais personne et j'étais un peu larguée,

dans ce milieu de consultants en communication sûrs d'eux et beaux parleurs. Et puis 25 ans : j'étais la petite de l'équipe.

On a couché ensemble pour la première fois à Deauville. Bonjour le cliché ! Une vraie catastrophe... Plus de la moitié de l'agence était allée au Top'com, la palme d'or du rendez-vous des plus grands communicators de la planète et des représentations fuites. Un énième salon « j'me la pète », de préférence à grands coups de champagne.

On dormait tous dans un superbe hôtel quatre étoiles avec vue sur la mer, qui est vite devenu le théâtre d'un vaudeville sans nom ; les va-et-vient entre les chambres, les éclats de voix alcoolisés suivis de rires gras, les couples improvisés se faisant et se défairent dans les draps froissés. Bref, une immense partouze !

Philippe m'a coincée dans la buanderie. Je ne me souviens pas de grand-chose si ce n'est plus tard, une fois revenus dans la chambre, où il s'est écroulé sur le lit et s'est mis à ronfler aussitôt après.

Après cet épisode peu convaincant, on a continué sur notre lancée, en se disant que peut-être, ça pourrait aboutir à quelque chose. C'était sincère de son côté. Pour ma part, je cherchais plutôt à éviter d'être seule. Pas de famille à Paris, très peu d'amis, j'avais besoin d'une présence, d'un guide dans cette ville nébuleuse et bruyante. Philippe était gentil, enjoué et toujours prêt à me faire plaisir.

On a emménagé ensemble peu de temps après, dans un grand appartement du XV<sup>e</sup> arrondissement. J'ai l'impression que quelques mois seulement se sont écoulés depuis. Entre les sorties, les charrettes au boulot pour des compét' à rendre le lendemain matin neuf heures et les week-end « à la campagne » qui se finissent inévitablement dans le stress des bouchons du dimanche soir, les semaines passent à l'allure d'un cheval lancé au galop. Et moi, je tente vainement de me tenir agrippée à sa selle, secouée comme une bouteille d'Orangina et avalant par ma bouche grande ouverte les fils de sa crinière volant au vent...

Le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre me fait brutalement tomber de mon épopée chevaleresque et je me retrouve à l'endroit où je me suis laissée, à savoir le canapé.

- Ouh, ouh, y'a quelqu'un, crie Philippe.

- Oui, je suis en haut.

Il monte les escaliers et vient m'embrasser. Un baiser chaud et mouillé, comme je les aime.

- T'es rentrée tôt aujourd'hui...

- Ouais, j'étais en rendez-vous à l'extérieur, et je ne suis pas repassée à l'agence après.

- T'étais chez un client ?

- Non, non, je suis allée voir une boîte de graphistes pour les faire bosser sur une consultation.

- Ah bon. T'as pas l'air dans ton assiette.

Je souris, pensant faire bonne figure :

- Si, ça va. J'suis crevée, c'est tout.

Mais Philippe ne se laisse pas endormir facilement. Il sait lire sur mon visage comme un livre à ciel ouvert.

- T'as l'air préoccupée.

En guise de réponse, je tourne les talons vers la cuisine pour aller préparer le repas. Philippe me suit et arrivé derrière moi, il m'enlace. Je me laisse aller dans la chaleur de son gros pull, déchargeant dans l'anse de ses bras un peu du poids de mon tourment.

- Qu'est-ce qui t'arrive, mon cœur ?

- Je peux pas t'en parler pour le moment. Plus tard.

- Ok, comme tu voudras.

Je me dégage de son étreinte et lui adresse un sourire reconnaissant. Puis je me plonge dans la fabrication de paupiettes de blettes farcies au porc. On aime bien faire la cuisine tous les deux ; ça nous détend le soir en rentrant, même si on se met souvent à table à onze heures... Peu importe le temps de préparation, pourvu qu'on ait l'ivresse !

- Et si on se faisait un petit apéro avant de mettre la table ?

Philippe rigole :

- Je vois que tu perds pas le nord !
- Y'a pas des chips dans le buffet ?

La soirée se passe, tranquille. Bon repas, un peu de lecture, un câlin au lit – mais au fait, est-ce que ce que j'ai dans le ventre sent les vibrations ? Rideau jusqu'à demain, j'ai une journée chargée en perspective.